

PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Quotidienne.
Un An 6 Mois 3 Mois 1 Mo
POUR LES ETATS-UNIS.....\$12.00 \$6.00 \$3.00 \$1.00
POUR L'ETRANGER.....\$15.15 \$7.55 \$3.75 \$1.30
Les abonnements se paient invariablyment d'avance.

Le Numéro Cinq Sous

PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Hebdomadaire.
Un An 6 Mois 4 Mois 3 Mois
POUR LES ETATS-UNIS.....\$3.00 \$1.50 \$1.00 \$0.75 etc
POUR L'ETRANGER.....\$4.00 \$2.00 \$1.33 \$1.00
Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE, PRO ARIS ET FOCIS, SCIENCES, ARTS.

Seul Journal Français Quotidien au Sud NOUVELLE-ORLÉANS, MARDI MATIN, 27 AVRIL 1897 Fondé le 1er Septembre 1827

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.
Bureaux : 333 rue de Chartres, Etire Conti et Bienville.

Les vicissitudes de fortune Orient.

Il vient de se passer, en Orient, à quelques jours de distance, deux faits qui prouvent clairement qu'il n'y a rien de changeant comme la fortune, sur les champs de bataille.

La semaine dernière, Edhem Pacha, commandant de l'armée turque, semblait être disgracié. On le remplaçait par Osman Pacha, le héros de Plevna. C'est qu'il avait subi quelques échecs.

Aujourd'hui, le voilà remonte en faveur et on lui charge la poitrine de décorations. C'est que ses troupes viennent de remporter de grands succès, et qu'il lui a été possible de porter les hostilités du territoire turc envahi par les Grecs, sur le territoire grec envahi, cette fois, par les Turcs.

Par contre, le général Macris, commandant en chef de l'armée grecque, que l'on portait aux nues, il y a cinq ou six jours, est obligé de donner sa démission, et est remplacé par Mavromichalis. C'est que la fortune des armes a changé, qu'il est battu et que ses troupes sont en retraite. Ce qui ne veut pas dire qu'il ait mérité de la nation. Mais il a été vaincu, rien à répondre à ce. Ainsi va le monde. Jamais on n'est plus près de la Roche Tarpeienne que quand on monte au Capitole.

Les gens du monde sur les planches.

Le conseil des Etats de Madrid vient de prendre une curieuse décision. Il s'agit de don Fernando Diaz de Mendoza, comte de Labaling, grand d'Espagne, marquis de Fontanar, qui désire s'engager dans la troupe d'un théâtre lyrique. Ce jeune homme a demandé l'autorisation de mettre sur les affiches le concert, tant ses qualités et ses, notamment ceux-ci : *Fils du comte de Balazore, frère de la comtesse San Luis, cousin de la duchesse de la Torre, etc.*

Le conseil des Etats a non seulement repoussé la demande de don Fernando Diaz, mais il a, ne fût pour toutes, interdit à tout artiste du théâtre ou de concert de paraître sur une scène quelconque autrement que sous un nom d'emprunt lorsqu'il possède quelque titre de noble-se authentique.

Une demoiselle d'honneur de Victoria.

A quelques semaines d'a fêtes de son jubilé a été un vif champion pour la reine d'apprendre la mort, survenue dernièrement, de lady Foley, mère de lord Foley, fille aînée du 13e duc de Norfolk, veuve depuis 1869. Lady Foley fut l'une des douze jeunes filles de l'aristocratie britannique qui figurèrent comme demoiselles d'honneur au mariage de la reine Victoria avec le prince Albert, en février 1840.

Il ne survit plus maintenant qu'une seule des demoiselles d'honneur du mariage royal, c'est la duchesse de Cleveland, mère de lord Rosebery et d'un premier lit.

Lady Foley a succombé à une fièvre de poitrine. Elle était âgée de soixante-dix-neuf ans.

Nouvelle hausse de la fièvre.

On nous affirmait, depuis quatre ou cinq jours, que le fleuve était en baisse, dans la partie supérieure de son cours. Voici que l'on nous annonce une nouvelle et désastreuse hausse, à la hauteur de l'Iowa. C'est là, en vérité, une déplorable nouvelle. Non pas qu'elle nous menace, ici, d'un danger bien nouveau ; mais elle peut prolonger la situation actuelle qui n'est pas déjà très rassurante. Qui sait si nos levées qui sont en état, aujourd'hui, de résister à tous les assauts du fleuve, le pourront encore dans quinze jours ?

L'interpellation sur la moralité.

Un rédacteur du *Gaulois* a interviewé le K. P. Ollivier, le prédateur bien connu, sur la question de la moralité mise à l'ordre du jour par l'interpellation de M. Bérenger. Nous extrayons de ses déclarations les passages suivants :

"D'un mal si universel, si indéniable, quel pourrait être le remède ? Un redoublement de sévérité de la part de la censure ? Je ne crois guère à l'efficacité de ce moyen-là. Des lois nouvelles de répression, comme le demande aussi M. Bérenger ?

"Oui, mais à la condition de frapper à la bourse, et durement, auteurs et éditeurs d'images, de dessins, d'ouvrages immoraux, de directeurs de théâtres ou d'opéras, sur le goût de l'obscène. Ce serait le meilleur, c'est même le seul moyen d'enrayer dans une certaine mesure la corruption envahissante. Et il n'est que temps d'entrer dans cette voie résolument. L'excès de l'immoralité est un danger public. Un peuple—l'histoire l'atteste—ne meurt pas de la débauche ni de l'ivrognerie ; il commence à se désagréger lentement, mais sûrement, quand il cesse de lutter contre la pourriture morale.

—Et croyez-vous, mon révérend Père, que l'immoralité soit plus grande en France que dans les autres pays ?

—Certes non. J'ai visité toutes les capitales de l'Europe. Voulez-vous savoir dans quel ordre je les range à ce point de vue ? La plus corrompue de toutes les grandes villes est sans conteste Berlin. Après Berlin, Londres. Après Londres, Vienne. Paris vient ensuite. Le malheur, c'est que les Français ont la fanfaronnade du vice, tandis que les autres peuples rendent assez communément à la vertu l'hommage très spécial dont parle La Rochefoucauld.

"Il en résulte que nous avons à l'étranger une réputation déplorable, parfaitement surpée d'ailleurs. A ce propos, une anecdote qui m'a été racontée par un ami. Cet ami se promenant un jour dans une rue de Berlin, aperçoit à la vitrine d'une librairie *Justine*, du marquis de Sade. Un tel ouvrage, vendu publiquement, à ciel ouvert, dans la capitale de la vertueuse Allemagne ! avouez qu'il y avait de quoi le surprendre. Mon ami entre, fort intrigué, chez le libraire. — Eh ! lui dit-il, la police ne vous interdit-elle pas la vente de cette sorte d'ouvrages ? — Oh ! monsieur, répond le marchand, c'est pour exciter l'indignation de nos concitoyens contre l'immoralité des Français ?

"D'autre part nous lisons : M. Emile Zola vient d'avoir une journée laborieuse, car il a dû recevoir les représentants de la presse, chassés par le président du tribunal civil du couloir des juges d'instruction. Ils venaient lui demander de vouloir bien répondre à M. le sénateur Bérenger, qui s'était élevé avec une grande vigueur contre les manifestations de la pornographie par le livre, la brochure, le prospectus, l'affiche, le théâtre et le café-concert.

Leur démarche n'a pas été vaine et leur attente n'a pas été trompée. M. Emile Zola a administré au sénateur ce qu'en terme d'assommoir on appelle une tournée. Il a prétendu, entre autres choses, que ce sénateur souffrait d'une phobie, « la phobie de l'obscénité », qu'il serait emporté « comme un fût de paille dans un torrent », qu'il ressemblait à une de ces ménagères qui sont « obsédées par le grain de poussière ». A un autre journal, M. Zola a affirmé que M. Bérenger avait la « monomanie de la pornographie », qu'il était un « folâtre vieillard » et que lui, Zola, avait « la conviction d'être un meilleur citoyen que le sénateur à l'esprit étroit ».

Parlant, enfin, à un rédacteur du *Matin*, M. Zola a eu la coquetterie de se montrer plus original. Sans consentir à aller, comme l'auteur d'« Aphrodite », jusqu'à prétendre que l'immoralité était la force vive des cités puissantes, il pense toutefois qu'elle constitue une culture spéciale à laquelle Paris doit sa fièvre et son succès. Il s'est appuyé sur la rigueur de mœurs et l'étroitesse de principes de Londres, de Genève et de Berlin.

Le Parlement Anglais et la question Grecque.

Avant de se séparer pour ses vacances de Pâques, la Chambre des communes anglaise a voulu discuter encore une fois la politique du gouvernement dans les affaires de Grèce. Ce n'est pas que le leader de l'opposition ou son état-major officiel fussent très friands de ce débat. Une caricature assez juste représentait sir William Harcourt, dont on aime à railler, en les exagérant, les masses proportionnelles, sous la forme d'un éléphant—l'animal, comme on sait, le plus sage du monde—d'ailleurs avec une méfiance évidente une étroite planche jetée sur l'eau et sur laquelle on lisait les mots : *rotte de coqs*, pendant que son curaçac, un nain doté des traits malicieux et ricaners de M. Labouchère, s'efforçait l'aiguillon en main, de l'y faire monter.

Il y a une piquante analogie tout au moins en ce qui touche l'apparence extérieure—entre le langage et les allures du leader actuel de la minorité libérale et la conduite du marquis de Harrington, alors leader aussi du parti libéral, dans la crise orientale de 1876-77. Seulement, il y a deux énormes différences entre les deux époques : la première, c'est que les ultras, les ardents, les irréguliers d'il y a vingt ans avaient pour chef M. Gladstone, rentré dans la vie politique après

tout au contraire, lord Salisbury poursuivait loyalement, avec le concours de l'Europe entière une politique de liberté en Orient et de paix en Occident. Et voilà justement pourquoi sir William Harcourt ne se soucie que médiocrement de jouer à contre-pied les tranches montagne et le matamore du philhellénisme intrajaisant.

BRUITS CONTRADICTOIRES.

Si nous en croyons une dépêche qui nous arrive de Berlin, il aurait été conclu, entre le Czar et l'empereur d'Autriche, sous l'influence de l'empereur Guillaume II, un arrangement suivant lequel le Sultan renoncera à la Crète et le Czar obtiendrait une station de charbon dans l'île de Naxos, dans cette même île ; puis, en retour, les puissances assureraient au Sultan

DEPECHE TELEGRAPHIQUES

TRANSMISES A L'ABELLE

NOUVELLES ETRANGERES

Russie et Autriche.

New-York, 6 avril.—Dépêche de Berlin au *Journal*.
Le *Tagblatt* annonce qu'une entente définitive a été conclue entre la Russie et l'Autriche relativement à la Turquie.
D'après les clauses de cette convention le Sultan renoncera à la Crète, la Russie établira un dépôt de charbon dans la baie de Suda, et, en retour, garantira l'intégrité de la Turquie.

Les avantages de cette entente pour les nations intéressées sont évidents. L'installation de la Russie dans un des plus importants ports de l'île de Crète augmentera considérablement ses forces pour l'exécution de son plan de conquête dans la direction du sud.

Avec la puissance formidable du Turc blanc mise à son service la Turquie a conquis une position qui lui permettra, au-delà de la possibilité d'un désastre, de gouverner ses turbulents sujets sans crainte de révolte encouragée par l'espoir d'une intervention étrangère.

Elle sera trop heureuse de voir la Russie établir un tel protectorat sur l'empire.

On estime que la France, l'Autriche et l'Allemagne donneront leur consentement à cette entente. L'Angleterre n'a pas encore fait connaître ses vues à cet égard.

Mais dans les cercles bien informés on croit que le Czar de St-James protestera fortement.

L'empereur Guillaume a pris une part importante à la conclusion de cette entente.

Pendant son séjour à Vienne il a servi d'intermédiaire entre la Russie et l'Autriche.

Et un autre résultat non moins important de ses négociations est le prochain voyage de l'empereur François-Joseph à St-Petersbourg.

Dans les cercles diplomatiques on estime que cette visite aura une grande influence sur le règlement de la question d'Orient.

A Pharsale.

New York, 26 avril.—dépêche d'Athènes au *Journal*.
Quoique le prince Constantin espère réunir treute mille hommes à Pharsale il est certain qu'il ne pourra pas livrer une bataille dans cette région.

Au contraire, il sera forcé de battre en retraite jusque vers les monts Othrys, à environ vingt milles plus près d'Athènes. Ces montagnes forment la dernière inflexion du bassin de la Thessalie, dont la bordure supérieure a été forcée par Edhem Pacha à la Pässe de Miloussa.

Les autres côtés de ce bassin sont formés par les monts Pinnette, à l'ouest, et le golfe de Volo, à l'est.

De nombreux experts militaires étrangers croient même que les Grecs battent en retraite beaucoup plus loin.

Un annonce maintenant à Athènes que les Turcs ont mis à sac la ville de Larissa.

A cause de la confusion qui a régné quand on a appris que les Turcs approchaient, il est douteux que les Grecs aient pu emmener leurs blessés.

Les habitants d'Athènes craignent que la plupart de ces malheureux aient été massacrés.

Les puissances ont déjà échangé leurs vues relativement à la situation en Thessalie.

Toutefois, la Russie a déclaré qu'aucune intervention n'était possible avant que les Turcs eussent établi leur position.

Les pertes pendant les récentes batailles autour de Larissa ne sont pas encore connues, mais on croit qu'elles ont été très fortes.

La brigade du général Smolenka a battu en retraite jusqu'à Carditza, dans le but de protéger l'aile gauche de l'armée grecque.

Attaque probable de Volo.

Londres, 26 avril.—Une dépêche spéciale de Salonique dit que Edhem Pacha, le commandant en chef de l'armée turque en Thessalie, va probablement attaquer le port de Volo, qui est encombré de réfugiés de Tyrnavo et de Larissa.

La bataille de Mati.

New York, 26 avril.—Dépêche de Londres au *Journal*.
Le correspondant spécial du *Daily Mail*, à la Pässe de Miloussa, décrit ainsi l'engagement qui a conduit à la bataille de Mati.

Vendredi matin, de bonne heure, la division de Minchat Pacha a occupé la colline de Kritiri, la dernière position stratégique occupée par les Grecs sur la route de Larissa. Cette position était presque imprévisible et c'est grâce à notre stratégie qu'elle a été évacuée.

Vendredi, les Turcs s'étaient emparés de deux villages situés l'un au-dessus et l'autre au-dessous de la passe, sur la droite de l'armée grecque.

La bataille s'est engagée par un furieux duel d'artillerie. Les canons turcs ont fait de grands ravages, ont réduit à néant l'opposition des grecs et ont ouvert la voie à l'infanterie.

Le tir des Turcs a été extraordinairement juste. J'ai vu, dit le correspondant, leurs obus tomber l'un après l'autre exactement dans les tranchées des Grecs.

Les clairons ont sonné à l'assaut et nos troupes ont marché à la charge avec une ardeur impétueuse. Les hommes se sont élancés aux cris de « Allah est grand, il nous accordera la victoire sur les infidèles » et ont balayé la colline.

Avant qu'on ait eu le temps de se demander ce qu'ils avaient entrepris, ils étaient dans les tranchées grecs et le massacre commençait.

Les pertes ont été considérables. En gravissant les pentes nos hommes ont laissé nombre des leurs sur le terrain.

D'un autre côté les Grecs rapportent leur déroute de la façon suivante :

Une sanglante bataille a été livrée hier à Mati, et elle a eu pour résultat une défaite complète des grecs.

La bataille a duré depuis l'aube jusqu'au moment où les Grecs, qui ont montré un courage extraordinaire pendant plusieurs heures, ont été forcés à la retraite.

Cette mesure était nécessaire car le général Maromyhalis avait voté au conseil Smolenka, qui commandait, la dépêche suivante : « Dimopoulos battu, prenez les mesures que vous jugerez sages ».

En conséquence les troupes du colonel Smolenka ont battu en retraite en bon ordre, mais le superbe mouvement tournant des turcs avait dès le début assuré leur victoire à Mati.

Et l'armée grecque entièrement débordée s'est retirée en désordre.

Le prince de la couronne a demandé des instructions au roi Georges, qui a répondu : Défendez Larissa s'il est possible, sinon, faites ce que les circonstances imposeront.

C'est alors qu'il a été décidé d'abandonner Larissa, et, de fait, « il n'était que temps ».

Fort heureusement de nombreux habitants s'étaient enfuis, mais le spectacle n'en a pas moins été terrible.

Les troupes grecques arrivaient péniblement du champ de bataille et annonçaient que les turcs les suivaient de près.

Ce fut presque un sautoir qui peut général, mais les officiers supérieurs ont fait tout en leur pouvoir pour sauver les canons. Ils ont presque entièrement réussi.

Quelques grosses pièces installées sur les hauteurs dominant Larissa ont dû être abandonnées, mais les caisses ayant été emportées elles sont maintenant inutilisables.

La précipitation avec laquelle la fuite a été opérée était rendue plus terrible encore par le fait que la retraite a été ordonnée dans la nuit de vendredi et que les préparatifs ont été faits dans les ténèbres.

A l'aube le travail de l'expédition des équipements militaires continuait. Vers midi il ne restait dans la ville que le préfet, quelques agents de police, et de rares employés du télégraphe, qui, d'ailleurs, se préparaient tous à partir.

On suppose que les Turcs ont occupé la ville dans la soirée.

La nouvelle de ce désastre et la perspective de graves conséquences ont causé une grande consternation à Athènes.

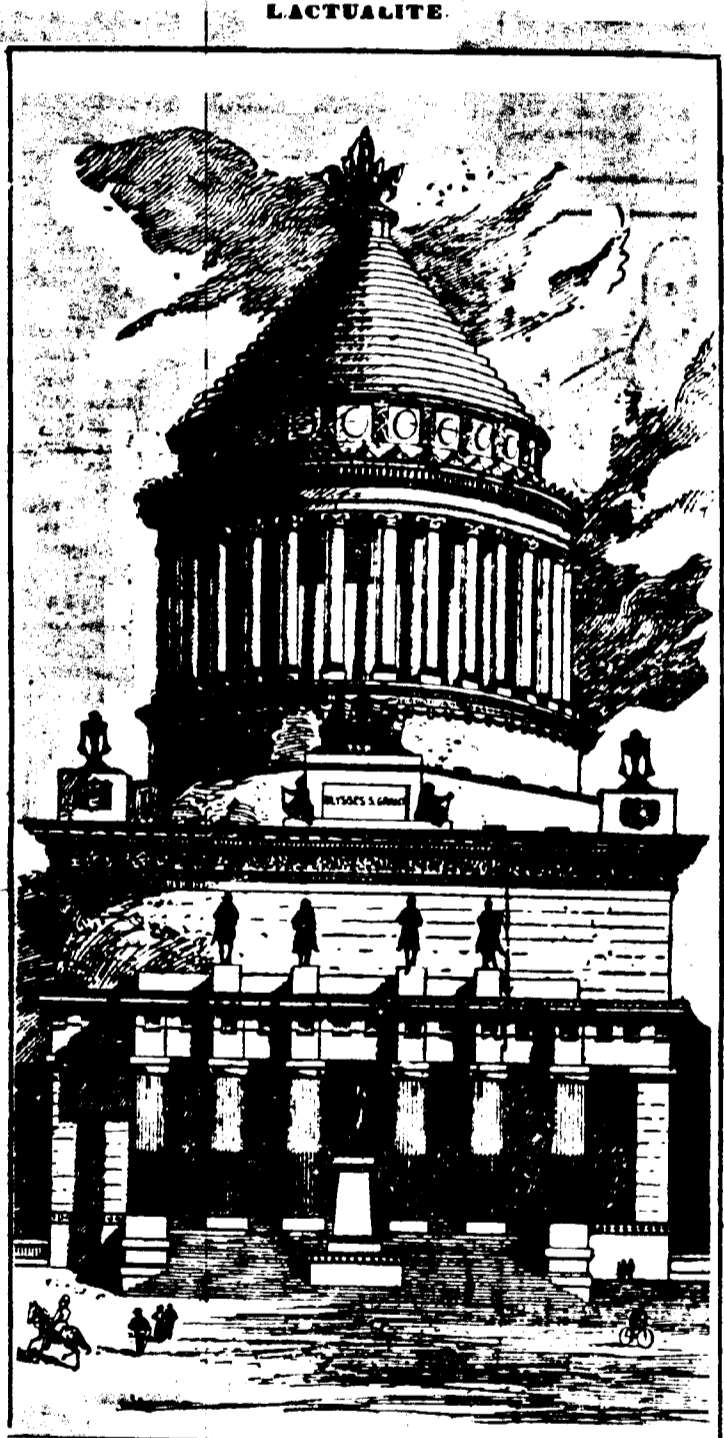
La population ne s'est pas encore rendue entièrement compte de l'importance de ce coup, mais on assiste partout à des scènes désolées.

Après la bataille de Mati, l'armée grecque a gagné sa seconde ligne de défense, à Pharsale.

Londres a été graduellement rétabli, mais le moral des troupes grecques est gravement atteint.

A Filipiada.

Athènes, 26 avril.—Des dépêches datées d'Arta, samedi soir, annoncent que des troupes grecques sont parties pour Filipiada.



LE MONUMENT DE GRANT.
Le monument élevé à New-York à la mémoire du général Ulysse S. Grant, sera inauguré aujourd'hui ; il a coûté \$600,000, et on a mis cinq ans à le construire. A l'exception du monument de Washington, c'est le plus beau du genre que possédât l'Amérique ; il est tout en granit. C'est aujourd'hui le soixante-quinzième anniversaire de la naissance de Grant.

En fait, sir William Harcourt n'avait pas confiance, malgré la nouvelle manifestation philhellène de Hyde park où la procession des bicyclistes a remplacé celle des vierges athéniennes aux Panathénées. A plusieurs reprises, au nom du cabinet, M. Balfour lui avait offert une séance entière s'il voulait prendre rendez-vous pour un vote de blâme en forme. Le chef du parti libéral se dérobait. Il se déclarait hors d'état de juger, à plus forte raison de condamner une politique qu'il prétendait ne connaître qu'imparfaitement.

Tout ce qu'il demandait, c'était une sorte de discussion académique, une espèce de chasse aux éclaircissements ou de battoir aux informations qu'on ferait lever de part et d'autre forces idées plus ou moins opportunes, ou le gouvernement montrerait son jeu sans que l'opposition se

discouvrit, en un mot, un de ces combats de parade soigneusement réglés d'avance où les fleurs ont été mouettés. Voilà une attitude qui, si elle est tout à l'honneur de la prudence, du flair politique, voire du tact patriotique de sir William Harcourt, ne démontre pas l'existence chez lui ou dans le gros de l'opposition qu'il mène d'un bien brûlant désir de tout mettre au hasard pour l'amour des Grecs.

Il y a une piquante analogie tout au moins en ce qui touche l'apparence extérieure—entre le langage et les allures du leader actuel de la minorité libérale et la conduite du marquis de Harrington, alors leader aussi du parti libéral, dans la crise orientale de 1876-77. Seulement, il y a deux énormes différences entre les deux époques : la première, c'est que les ultras, les ardents, les irréguliers d'il y a vingt ans avaient pour chef M. Gladstone, rentré dans la vie politique après

l'intégrité de l'empire ottoman. C'est évidemment la Russie qui gagnera le plus de cet arrangement. La voilà décidément installée dans la Méditerranée—ce qui était, depuis longtemps, l'objet de ses convoitises. C'est ainsi que, pied à pied et d'expédition en expédition, cette monstrueuse puissance marche à la domination du vieux monde.

On annonce déjà que l'Angleterre va protester. On la laissera dire et l'on passera outre.

D'un autre côté, on déclare dans une autre dépêche—celle-là venant de Paris—que la Grèce rejette l'intervention des Puissances et veut traiter directement avec la Turquie. C'est là une complication nouvelle qui peut déranger les plans de St-Petersbourg. Vaut-il mieux pour le Sultan s'entendre avec la Russie qu'avec la Grèce ? Toute la question est là.